LETTRE

SUR

LA CAPTURE

DE

M. L'ABBÉ MAURY,

A PÉRONNE.

Péronne, 28 Juillet 1789.

APRÈS nous être arrachés, Madame, aux charmans ſpectacles que Paris vous donne tous les jours, ſoit à la Grève, ſoit au Palais-Royal, nous nous ſommes mis à voyager, munis des paſſeports de Meſſieurs les Electeurs de la Ville, & nous traverſons en ce moment la Picardie. Un grand événement la remplit tout entière : c'eſt la capture de M. l'Abbé *Maury*. Les Picards ſont bons, mais ils ſont exacts; & pour arriver plus vîte à la perfection, ils ſe modèlent en tout ſur les Pariſiens. Ils ont des aſſemblées, des cocardes, des armes & de bonnes intentions; ils jouent, comme à Paris, une partie dont chaque coup eſt *échec au Roi*; ils ont brûlé les Douanes, jetté les commis dans leurs rivières, intercepté les revenus publics, élargi les

*

malfaiteurs, emprisonné les Magistrats, & ils comptent tout cela pour rien, s'ils n'ont bientôt entre leurs mains M. l'Archévêque de Cambrai. Péronne est à-peu-près le chef-lieu de tant de ressemblances avec la Capitale.

Nous y sommes arrivés, aujourd'hui 28, de bon matin. L'Abbé *Maury*, qui y était entré déguisé, le Dimanche 26, & qui avait été reconnu, pour avoir demandé un chemin de traverse, se trouvait en ce moment environné des Milices Nationales de Péronne, au milieu d'un Corps-de-Garde, sur le derrière de l'Hôtel-de-Ville. Nous avons d'abord demandé comment on avait fait cette prise, quel genre de défense M. l'Abbé alléguait, & quels étaient sur lui les projets de la Picardie. Mille bouches se sont ouvertes à-la-fois, & nous serions encore à comprendre un mot à tout ce que dégoisaient tant de Péronnels & de Péronnelles, si nous n'avions apellé *à l'ordre*, & invité un Chanoine en cocarde, qui était en-face de nous, à parler seul, & à parler français, si cela ne le gênait pas. « Messieurs, nous a-t-il » crié, l'homme que la *Patrie* a cru devoir arrêter » ici, & que nous allons renvoyer à la *Nation, qui* » *est à l'Hôtel-de-Ville de Paris*, a mérité justement cette imposition de mains. Il a voulu passer » chez l'Étranger, à la dérobée, sans rabat & sans » cocarde, & a demandé un chemin de traverse: » ce qui n'a pas semblé droit à nos Miliciens, qui



» nous l'ont amené. Nous l'avons reconnu pour être » M. l'Abbé *Maury*, à-cause du ſignalement qu'on » nous avait fait paſſer depuis quelque temps, & » qui s'eſt trouvé fidèle. Nous lui avons donc dit : » *Vous êtes M. l'Abbé Maury, & nous allons vous* » *renvoyer à l'Hôtel-de-Ville de Paris ſur les pas de* » *Mrs Foulon & Berthier.* » A quoi M. l'Abbé *Maury* a répondu : » Puiſque le déguiſement & la peur » n'ont rien changé à la figure que le Ciel m'a donnée, » je ne vous nierai pas, comme tout autre le ferait à » ma place, que je ſois l'Abbé *Maury*. Il y a eu » juſqu'à-préſent de la candeur à l'avouer, & main- » tenant il y a du courage. Me voilà votre priſon- » nier ; & ſi vous m'envoyez à Paris, entouré de » bayonnettes patriotiques, je ne doute pas que la » populace ne me traite à-peu-près comme Mrs » *Foulon* & *Berthier* ; mais je ne me ſoucie pas » beaucoup de groſſir le martyrologe des Ariſto- » crates, & je vous prie, Meſſieurs, d'envoyer un » courier, à mes frais, devers Meſſeigneurs de l'Aſ- » ſemblée Nationale. Je ne doute pas que pluſieurs » d'entr'eux ne me réclament fortement, de-peur » que je ne faſſe planche ; il n'y a que la majorité du » Clergé qui ne me réclamera peut-être pas, à-cauſe » de quelques principes qu'on me reproche, & qui » au-fond me ſont très honorables. Ces Curés ne » veulent pas concevoir que, du jour où j'ai fait vœu » d'être évêque, tout ce qui eſt entré comme moyen

**

» dans mon vœu, eſt non-ſeulement juſtifié, mais
» ſanctifié. Des têtes Picardes comprendront cela très
» aiſément. Maintenant, Meſſieurs, que je ſuis entre
» vos mains, préſentez-moi, je vous prie, au Com-
» mandant de la Milice, à M. le Maire de la Ville,
» & enfin à tous les Permanens. — Rien de plus
» juſte: & nous l'avons auſſitôt amené & conſtitué
» dans notre Hôtel-de-Ville, où, en attendant la ré-
» ponſe de l'Aſſemblée Nationale, il vit au milieu
» de nos Meſſieurs, & ſe fait tout à tous. »

Charmés de tant de détails, nous déſirions que le bon Chanoine ajoutât à notre reconnaiſſance, en nous procurant les moyens de voir un moment M. l'Abbé *Maury*, au milieu du Comité-Permanent de Péronne : ce qu'il nous a accordé ſans difficulté.

Jugez, Madame, ſi l'Abbé *Maury* a été content de nous voir ! Quoiqu'il attendît des nouvelles ſatis-faiſantes de l'Asſemblée Nationale, il n'était pourtant pas ſans inquiétude. Quand on a des ennemis, quelque nombreux & quelque éloignés qu'ils ſoient, on les retrouve tous dans une guerre civile. C'eſt ce que nous a très bien fait ſentir cet Académicien. Il nous a préſentés d'abord aux Meſſieurs qui l'entouraient, au Commandant de la Milice, au Prévôt des Marchands & à tous les Electeurs.

Le *La Fayette* des Picards eſt un ancien ſergent, boiteux & borgne, qui s'était déja ſignalé dans deux

ou trois émeutes populaires où il avait perdu l'œil qui lui manque. Il nous a raconté, avec beaucoup de complaisance, toutes les peines qu'il avait prises pour enrégimenter 120 Picards, & leur procurer des cocardes & des fusils. C'est avec cette escorte qu'il esperait avoir l'honneur de conduire M. l'Abbé *Maury* dans la Capitale.

Le Prévôt des Marchands de la ville de Péronne n'est pas des trois Académies, comme M. *Bailli*; mais il avait été nommé par acclamation, ainsi que lui, & était en ce moment Marguillier émérite & Maître-d'école.

Nous demandâmes à ces Messieurs, & à tous les Electeurs, pourquoi la Nation ne massacrait pas ses prisonniers à Péronne, comme à Paris, & pourquoi leur ville se privait du spectacle de ces exécutions, qui font d'abord tant de plaisir, & ensuite tant d'honneur aux Parisiens; car, sans faire tort à personne, avons-nous ajouté, M. l'Abbé *Maury* était digne de votre colère patriotique. Pourquoi le renvoyer à Paris? Attendez-vous, comme les gens de Beaune, une meilleure occasion? « Messieurs!
» Messieurs! a repris gravement le Maire de la ville,
» Paris a droit d'exécution sur tout le Royaume;
» mais nous ne tuons jamais que des Picards; car
» nous ne sommes pas précisement la *Nation*, comme
» les Parisiens. M. l'Abbé *Maury* est un transfuge
» des États-Généraux; ceci est délicat : nous atten-

» dons les ordres de l'Assemblée Nationale : elle nous
» tirera d'embarras. Nous n'avons déja que trop d'af-
» faires. Cette nuit même, sur un avis qu'on nous
» a fait parvenir de la Capitale, le Hainaut, la
» Flandre & toute la Picardie ont été sous les armes,
» le tocsin sonnait dans les Campagnes & dans les
» villes ; 300,000 hommes de patrouilles bourgeoises
» ont été sur pied ; & tout cela, pour recevoir 2000
» brigands enrégimentés qui doivent se répandre
» dans nos champs & brûler nos moissons. » Nous nous sommes bien apperçus, Mrs, d'un mouvement considérable, en traversant votre province ; mais, faute d'être instruits du sujet de vos craintes, nous avons pris cet état violent pour l'état naturel de la Picardie. Des patrouilles bourgeoises, armées de fourches, de bâtons ferrés, de faulx, & de quelques fusils, nous arrêtaient à chaque pas, & nous faisaient jurer d'aimer la Patrie, & par-dessus tout, le village où nous passions. De poste en poste, on nous a donné un Milicien pour nous accompagner ; & le dernier qui nous a fait cet honneur, est monté sur le siége de notre voiture, tenant derrière lui ses pistolets en sautoir ; de-sorte que les bouches pointaient sur nous.

C'est en cet état que nous sommes arrivés à Roye, où on nous a demandé si M. *Necker* était arrivé. Nous avons dit qu'il arriverait bientôt. *Et toujours il arrivera ! il arrivera !* s'est écrié un des plus ap-

parens de la troupe, *je suis décidé à arrêter le premier... qui ne me dira pas que M.* Necker *est arrivé, & à l'envoyer, pieds & poings liés, à l'Hôtel-de-Ville de la Nation, à Paris.*

Bien avertis pour cette fois, nous n'avons cessé de dire, sur toute la route, que M. *Necker* était arrivé, & nous vous en dirons autant, Messieurs, si vous l'exigez. Permettez-nous seulement de dire ce qui en est à M. l'Abbé *Maury*, & de vous demander, au sujet de la chaude & fausse allarme qu'on vous a donnée, quel peut être le but de ceux qui vous éfraient par des bruits sans fondement, & qui vous font ainsi passer les jours & les nuits sous les armes. D'où pouraient venir ces deux mille hommes qui doivent brûler vos moissons ? Le Roi n'est-il pas d'intelligence avec toute la Nation ? Les soldats ne font-ils pas le service par-tout, conjointement avec les bourgeois ? « Ce que vous dites-là, Monsieur, » est bien suspect, a dit le Maire, en nous re- » gardant de-travers ; vous-êtes bienheureux que » nous entendions la raison. Il nous plait de croire » que nous sommes en danger ; celui qui nous ras- » sure est notre ennemi ; & ce n'est qu'en donnant » des allarmes qu'on peut tenir sur pied une armée » de trois millions de bourgeois & de paysans, d'un » bout du Royaume à l'autre (*), & cette armée » existe en ce moment. »

(*) C'est là tout le secret de l'Assemblée Nationale.

M. l'Abbé *Maury* nous fit ſigne de l'œil, & nous changions de converſation, lors qu'on entendit un grand bruit dans la rue : c'était le Courier de l'Aſſemblée Nationale, qui arrivait en ce moment, & qui venait revendiquer, non la perſonne, mais la liberté de M. l'Abbé *Maury*, en le déclarant ſacré & inviolable : ce qui mortifia la ville de Péronne à un point qu'il ſerait difficile d'exprimer. On avait fait des frais ; on s'était équipé pour le conduire à Paris ; on s'était flaté de donner une grande preuve de zèle à l'Hôtel-de-Ville, & d'éfacer peut-être le ſouvenir du ſuplice de MM. *Foulon & Berthier*, en faiſant un-peu brûler M. l'Abbé *Maury*. Il fallait renoncer à de ſi douces eſpérances, & relâcher ſa proie.

On nous regarda même de fort mauvais œil, quand nous félicitâmes M. l'Abbé *Maury* ſur ſa délivrance, & nous fûmes très heureux qu'il ne tombât pas dans l'eſprit de cet Abbé de nous apeller ſes amis & de nous embraſſer, car nous étions lapidés. Je ne ſais s'il s'eſt aperçu de ce nouveau moyen de perdre ſes ennemis ; mais il s'eſt tiré des mains de ſes geoliers, fort content d'en ſortir, & en même temps fort changé pour les trois jours qu'il y a paſſés.

Nous ne ſavons s'il aura cédé à ſa reconnaiſſance pour l'Aſſemblée Nationale ou à ſon reſſentiment contre le petit peuple, & contre tous les Démocrates ; c'eſt-à-dire, s'il ſera retourné à Verſailles, ou s'il aura paſſé dans les Pays-Bas : il eſt ſorti ſans nous dire

ſon ſecret. On lui a fait jurer, en partant, qu'il aimerait toujours Péronne. Il l'a juré ſans difficulté, bien ſûr qu'il trouverait parmi les Evêques de la majorité quelque caſuiſte qui le délierait de la ſainteté du ſerment.

Croiriez-vous, Madame, que M. l'Abbé *Maury* paſſait ſon temps à lire ſes Sermons & ſes Diſcours académiques aux Miliciens qui le gardaient? Il aura trouvé les Péronnels incorruptibles en fait d'éloquence. On dit que *Céſar*, étant tombé entre les mains des pirates, leur liſait ſes Harangues, les traitait de Barbares, quand ils n'écoutaient pas; leur promettait de les faire pendre, s'il retournait jamais à Rome & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il leur tint parole. Nous ne ſavons pas ce que *Maury-Céſar* a promis aux corſaires de Péronne, ni quel ſort il leur réſerve, ſi jamais les Ariſtocrates ont le deſſus.

Quoi qu'il en ſoit, ſon aventure a beaucoup ſervi à un autre Abbé qui eſt arrivé tout-à-l'heure à Péronne: c'eſt M. l'Abbé *Sabatier de Caſtres*, auteur d'un Dictionnaire ſur *les Trois ſiécles de la Littérature françaiſe*, où il a attaqué la philoſophie, en l'accuſant d'avoir nui autant aux Gouvernemens qu'aux Religions. Les gens de Péronne ne ſavent rien de tout cela. Mais puiſqu'ils étaient en train de ramaſſer tous les Abbés épaves, ils auraient ſans-doute arrêté celui-ci, & l'auraient envoyé expier trois ſiécles de Littérature par vingt-quatre heures d'auto-da-fé à l'Hô-

tel-de-Ville, ſans la réponſe de l'Aſſemblée Nationale, qui les avait tout-à-fait dégoûtés de faire des priſes. Cet Abbé *Sabatier* eſt fortement ſignalé dans les *Œuvres de Voltaire :* mais il eſt plus dangereux de l'être à Paris. Nous avons même obſervé que M. l'Abbé *Maury* a fait ſemblant de ne pas le connaître. Eſt-ce égard ou inimitié ? Dans les circonſtances actuelles, c'eſt peut-être un bonheur pour l'un & pour l'autre ; puiſque l'un pourrait être brûlé chez les fanatiqnes, & l'autre chez les philoſophes.

Si Péronne ſavait quels hommes elle a poſſédés en ce moment, & quels riſques elle a courus! C'eſt comme dans *Dom Japhét d'Arménie :*

Deux ſoleils reſſerrés dans un petit endroit
Rendent trop exceſſif le contraire du froid.

La fortune, qui avait raſſemblé ces deux Abbés, des deux bouts de la Littérature eccléſiaſtique, les a heureuſement ſéparés auſſi-tôt : la conjonction de ces deux aſtres n'a duré qu'un inſtant, & Péronne eſt ſauvée.

Nous la quittons en ce moment, & nous ſerons bientôt à Cambrai. Si quelque aventure vient encore jetter de la variété ſur notre voyage, nous vous l'écrirons ; mais ne vous attendez pas qu'on ait tous les jours des Abbés *Maurys* à vous conter. Je ſuis, *&c.*

P. S. Gardez-vous bien, Madame, de ſonger à publier cette Lettre, à-moins que vous n'ayez réſolu

de faire pendre quelque honnête Libraire du Palais-Royal. Quand nous n'avions qu'un Maître, on pouvait l'éviter en écrivant ; mais aujourd'hui il n'y a de fureté à écrire que contre lui. Car depuis que le Peuple de Paris eſt Roi, la populace eſt Reine ; & on peut être criminel de lèſe-Majeſté depuis les Porcherons juſqu'à la Courtille, & de la Rapée juſqu'à la Grève. Il faut eſpérer, avec le *Journal de Paris*, que Meſdames de la Halle feront entendre raiſon aux Rois & aux Reines de leur quartier. Puiſſent-elles faire comprendre à tous ces Princes que la clémence eſt une vertu royale qui convient merveilleuſement dans les commencemens d'un règne !

Quand vous aurez, Madame, gagné toutes ces Puiſſances, je repartirai pour aller vous joindre. C'eſt en-vain que l'Hôtel-de-Ville vient de publier, au nom du peuple-Roi, une amniſtie générale, je ne veux pas me fier au Sécrétaire d'un Roi qui ne ſait pas lire ; je ne me ſervirai jamais d'un pasſeport ſigné *Pitra* : ce nom qui a donné la mort à tant de pauvres livres, ne peut asſurer la vie de perſonne.